

Compte rendu de lecture du roman de Mustapha KHARMOUDI : *Maroc. Voyage dans les royaumes perdus* (2011, Paris : L'Harmattan).

Le dernier ouvrage paru de Mustapha Kharmoudi revendique l'appartenance au sous-genre « roman historique », et l'Avertissement précise que sa rédaction s'est appuyée sur un appareil critique et historique dont, hélas, les références ne sont pas fournies en fin de volume, ce qui est d'autant plus regrettable que le texte offre des aspects de l'Histoire du Maroc bien peu connus et qui supposent une rigoureuse documentation. Cependant l'auteur insiste, dans le même Avertissement, sur son désir de fiction, et propose une intrigue assez échevelée dont les enjeux s'avèrent complexes à démêler, mettant parfois le lecteur à l'épreuve.

Il s'agit d'une relation de voyage à la première personne, qui commence le 14 avril 1789. Le personnage principal et narrateur, Français débarqué à Tanger, doit y jouer le rôle d'un interprète auprès du médecin du sultan Sidi Mohammed, malade et en attente de médicaments transportés depuis Marseille. Accompagné d'un Juif marocain, Yossef, il est amené à se déplacer dans un Empire déchiré par les rivalités entre les membres masculins de la famille du sultan régnant. Le prince Moulay Yazid veut s'emparer du trône et se bat contre le prince Moulay Hisham envoyé contre lui par Sidi Mohammed, le sultan moribond. Mais ce ne sont pas les seuls adversaires : intervient bientôt un prince Moulay Hocine, qui se bat contre son frère Hisham. Le voyageur peine à s'y retrouver, et cette incompréhension est partagée par le lecteur !

De plus l'envoi de préparations pharmaceutiques ne constitue pas la seule mission du voyageur. Il doit aussi tenter de négocier la restitution à la France de l'exemplaire rare d'un livre de Saint Augustin contre un Coran richement relié. La recherche de ce livre, perdu en tout début de périple, construit l'un des moteurs de l'intrigue. En outre, notre interprète tombe amoureux d'une belle jeune fille mahométane, qui va se révéler Française comme lui, et connaît soudain l'envie de découvrir ce que sont devenues sa tante et sa cousine Anna, sans doute enlevées et captives dans l'un des harems du sultan. Le voyage lui-même s'avère des plus périlleux et le héros manque de mourir plusieurs fois sous les coups de groupes armés divers, ne sachant plus à qui s'en remettre pour sauver sa peau et rapporter en France l'ouvrage de Saint Augustin...L'abondance des rebondissements et le grand nombre de personnages plongent parfois le lecteur dans la perplexité, laissant penser que, confronté à une trop riche matière, l'auteur n'a pas toujours su choisir un fil directeur fort !

Cependant, malgré ses quelques imperfections dans la conduite de la narration, ce livre mérite l'attention. Les thèmes traités, multiples, foisonnants, entrent en écho avec bien des réalités contemporaines. Un des aspects majeurs du texte concerne le statut des Juifs marocains au XVIIIème siècle, tel que le découvre le voyageur et qu'il a l'occasion de comparer avec celui des Juifs en pays chrétien, sur le mode ancien des avantages et inconvénients de l'Hôpital et de la Charité. Yossef, son guide, descend d'une population installée au Maroc depuis « dix siècles avant notre ère » (Kharmoudi 2011 : 20), et qu'il croit être d'origine philistine, mais vit en permanence dans la crainte et l'humiliation. Sa religion le désigne à la vindicte de ses compatriotes musulmans, et sa survie est marquée par l'insécurité et la précarité. Tout est matière à le désigner comme un intrus qu'on

supporte à peine, et à qui il convient de rappeler sans cesse son infériorité sociale : il doit se déchausser dès qu'il passe devant une mosquée, il n'a pas le droit de monter à cheval, il doit porter un costume spécifique et stigmatisant, il est obligé de vivre dans un ghetto, il manque avoir la tête tranchée lorsqu'on le soupçonne, lui le « sale Juif », d'avoir osé toucher un exemplaire du Coran, ce qui par définition correspond à une souillure du livre saint. La peinture de la condition juive est ici accablante, et l'évidence de sa brutalité pousse le voyageur chrétien à s'interroger sur sa propre société.

Autre thème repris de multiples fois au fil du douloureux voyage du personnage, voyage qui le mène de Tanger à Marrakech avant qu'il puisse enfin repartir par Mogador, celui des désordres et des misères –au sens où Agrippa d'Aubigné employait ce mot dans ses *Tragiques*- dont souffrent les paysans marocains raziés par les différentes armées, et réduits à la plus extrême pauvreté. Détournement de l'eau par les puissants, vol des récoltes, incendies, massacres, mépris absolu des petits par les grands, se succèdent du Nord au Sud du pays. Prendre le pouvoir, ce n'est jamais pour les princes en lutte désirer améliorer le sort de la population. Seuls les artisans travaillant dans l'abri des grandes villes impériales peuvent espérer vivre relativement à l'abri des brutalités policières ou de la soldatesque. Et encore...Il faut toujours, toujours, « se mettre à plat ventre et les bras écartés(...)Que dire d'un gouvernement à plat ventre devant son souverain ? Et que penser d'un sultan qui craint à ce point son propre peuple ? » (Kharmoudi 2011 :122)

Insistons pour finir sur l'évocation de la condition des femmes marocaines. Les pauvres n'ont que leurs yeux pour pleurer et leurs mains pour travailler. Les jeunes et belles sont enfermées dans le harem où pénètre le voyageur à la suite du médecin français dont il doit traduire les recommandations thérapeutiques. Dans cet espace clos, où seuls l'air libre et le soleil viendraient à bout des langueurs des concubines et des sultanes cloîtrées, et qui consomment des pilules et des gouttes pour traiter leurs maux psychosomatiques, il est dur aussi de vieillir. Avoir donné des fils au sultan du moment ne protège pas des rivalités meurtrières et le poison circule. Le harem est irrespirable. On y trouve aussi des captives, des femmes enlevées de partout, et même arrachées sur des plages du nord de la Méditerranée. Encore ont-elles échappé au marché des esclaves, auquel assiste le personnage principal, et dont il s'indigne, alors même que la France n'a pas aboli l'esclavage, mais en réserve la pratique sur ses territoires périphériques.

Au moins autant qu'un roman historique, ce texte est un roman initiatique. C'est Candide au pays des Marocains violents et fous, et qui soulagé de quitter enfin ce pays dangereux, croit trouver la paix en France : « Les cahiers de doléances, ça marche très bien. Et on raconte que le roi est sur le point de réunir les Etats généraux... » (Kharmoudi 2011 : 201) A qui fera-t-on croire que les « royaumes perdus » sont seulement ceux du XVIIIème siècle ?

Finissons par le début : en exergue initiale, Mustapha Kharmoudi reproduit « un vieux proverbe paysan » : *les sauterelles viennent quelquefois, les sècheresses souvent, les pachas toujours.*